

*Dites-moi quels sont
vos symboles
et je vous dirai
qui vous êtes...*

par Geneviève Joncas*

Au Québec, le 24 juin, impossible de faire deux pas sans croiser une fleur de lis et sans risquer d'accrocher les fêtards éméchés, ainsi que les incontournables contenants de bière vides et les vestiges encore fumants de substances suspectes, exhalant un arôme prononcé... Une bouteille de micro-brasserie à la main, un fleurdelisé près du cœur, les airs de Vigneault, de Charlebois et de Piché bien en tête, voilà dans quel état d'allégresse les Québécois célèbrent leur fête nationale.

2^e partie : la fleur de lis

La fleur de lis, fleuron glorieux de la nation québécoise

Toute fête d'envergure a un maître de cérémonie, de même qu'un signe de ralliement porteur de sens, susceptible de rassembler l'ensemble des invités ; lors de la Saint-Jean-Baptiste, c'est le drapeau fleurdelisé – symbole incontesté de l'identité québécoise – qui remplit ces rôles essentiels : omniprésente, riche en résonances, la fleur de lis semble présider de haut aux festivités de la Saint-Jean. En ce jour de réjouissance qui confirme l'attachement indéfectible des Québécois à la noble fleur de lis, point de salut possible, en revanche, pour un autre symbole – la feuille d'érable –, qui n'a manifestement pas sa place à la table d'honneur : le 24 juin, le drapeau

canadien doit s'incliner bien bas et s'effacer pour laisser toute la place au fleurdelisé, sous peine d'être maltraité par de fervents nationalistes en proie à des élans iconoclastes. Plusieurs célébrations de la Saint-Jean-Baptiste, au cours des dernières décennies, auront d'ailleurs été assombries par de tels incidents qui corroborent le statut problématique de la feuille d'érable dans l'imaginaire québécois.

La feuille d'érable, cette mal-aimée... que nous aimions jadis

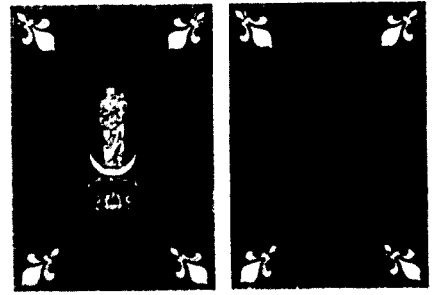
Effectivement, difficile de se le cacher, dans l'esprit d'un certain nombre de Québécois purs et durs, cet emblème éveille la

méfiance et parfois même un soupçon d'animosité, puisque, pour plusieurs, il évoque instinctivement le Canada et le fédéralisme, des notions brûlantes qui soulèvent les plus vifs débats dans la Belle Province ; investie de connotations le plus souvent négatives, la feuille d'érable – élément perturbateur qui ranime certains conflits et tant de vieux démons collectifs qui hantent la culture québécoise – paraît donc *a priori* incompatible avec la fleur de lis, qui symbolise, quant à elle, le caractère distinctif de la nation québécoise. Pourtant, il n'y



En juillet 1534, Jacques Cartier prend possession d'une partie de l'Amérique au nom du roi de France en plantant, sur la pointe de Gaspé, une croix ornée de fleurs de lis.

Photo : Sisse Brimberg, National Geographic, mars 1991



a pas si longtemps, nos aïeux chérissaient la feuille d'érable : au milieu des années 1830, elle s'est très vite imposée comme le symbole de l'ensemble des aspirations des Canadiens français, comme le signe de ralliement d'un peuple en pleine éclosion en terre d'Amérique, ce que nous avons expliqué dans un précédent article¹.

Mais aujourd'hui, dans la mémoire collective – qui semble dotée d'une extraordinaire faculté d'oubli, malgré cet énigmatique *Je me souviens* qui constitue notre devise –, que reste-t-il de nos vieilles amours avec l'érable, qui fut rien de moins que le tout premier emblème de nos ancêtres, marquant de façon originale leur enracinement au sol nord-américain ? Pourquoi ce trou de mémoire qui, d'ailleurs, ne semble pas préoccuper outre mesure la plupart des historiens contemporains ? Pourquoi le peuple canadien-français s'est-il peu à peu détaché de l'érable pour s'identifier, par la suite, à la fleur de lis ? Tout simplement parce que *le monde et les temps changent*, comme le dit si bien la chanson... et que la signification collective rattachée à un emblème, de même, ne cesse de se transformer en fonction des événements fondamentaux qui forgent, jour après jour, siècle après siècle, la légende d'un peuple. C'est pourquoi l'étude des symboles nationaux – une piste de recherche fructueuse – en dit long sur l'évolution d'une culture, sur les moments cruciaux qui marquent la trajectoire d'une nation : ainsi on peut interpréter l'abandon relatif de la feuille d'érable au profit de la fleur de lis comme le symptôme d'une mutation idéologique majeure qui s'est opérée au Canada français au milieu du XIX^e siècle.

La fin des espoirs, la fin d'une époque : le déclin de la feuille d'érable

Au milieu du XIX^e siècle, le ciel du Bas-Canada était obscurci en permanence par les ténèbres du pessimisme et de la morosité. L'échec des Rébellions de 1837–1838 et les réponses funestes de l'Angleterre à ce coup d'éclat (le Rapport Durham de 1839 et l'Acte d'Union de 1840 ont réduit à néant les efforts déployés depuis plusieurs décennies par les Patriotes en vue de conquérir une certaine autonomie politique) avaient tué les espoirs et les perspectives d'avenir. Les sanctions de la couronne britannique, qui ont entraîné un net recul de la situation

des Canadiens français – leur statut et leurs droits sur les plans politique et législatif ont été revus et corrigés à leur désavantage –, ont paralysé les volontés de combat et meurtri les rêves d'émancipation.

Dans un contexte aussi sombre, il était tout naturel que la feuille d'érable, qui symbolisait, dans les années 1830, la foi inébranlable des habitants du Bas-Canada face à leur destin, devienne dénuée de toute signification. Repliés sur eux-mêmes, punis pour la seule faute d'avoir cru en eux-mêmes, désormais désengagés et insensibles à la promesse des lendemains, les Canadiens français n'attendaient plus rien, consacrant leurs dernières énergies à résister aux tentatives subtiles d'assimilation. Alors que la croyance en des jours meilleurs s'étiolait de jour en jour comme fleur privée de soleil, un beau jour, un citoyen de Québec fit une découverte mythique qui permit à l'espérance de rejaillir enfin au Bas-Canada, après dix ans de noirceur : le retour symbolique soudain de la France en Amérique allait tracer le destin idéologique du Canada français pour de longues décennies à venir...

La découverte du drapeau de Carillon ou la naissance d'un mythe

En 1848, un avocat de Québec, Louis de Gonzague Baillargé, fit LA découverte du siècle dans un grenier de la Vieille Capitale. Il dénicha un vieux drapeau ressemblant à s'y méprendre au fleurdelisé actuel : il s'agissait d'un étendard bleu royal, traversé d'une croix blanche, et dont les quatre coins étaient ornés d'une fleur de lis immaculée ; au revers du pavillon, en outre, figurait une image de la Sainte Vierge. Baillargé, ravi, crut avoir en main l'authentique drapeau de Carillon, un vieil étendard qui aurait flotté sur les remparts de Québec au cours de la bataille de Carillon, en 1758 ; ce combat, qui opposait les armées anglaise et française, avait été couronné par le triomphe des troupes françaises. Cet affrontement était passé à l'histoire et considéré comme le point culminant du Régime français.

Baillargé avait donc toutes les raisons de croire que sa découverte – très riche sur le plan symbolique – soulèverait les passions, d'autant plus que la population canadienne-française, plongée depuis dix ans dans un contexte de morosité, avait plus

que jamais besoin de mythes (c'est bien connu, une nation en déroute à un moment de son évolution tend instinctivement à se réfugier dans le réconfort du Mythe pour oublier les maux du présent). Comme prévu, la révélation du drapeau de Carillon créa tout un émoi à Québec, le 24 juin 1848, lorsqu'on l'arbora dans les rues à l'occasion du défilé de la Saint-Jean-Baptiste : « Bientôt on aperçut au milieu des insignes replendissants [sic] de clarté, de jeunesse, un vieux drapeau français, tombant de vétusté... C'est le drapeau sous lequel s'illustrèrent nos pères à la bataille de Carillon. On le portait comme une relique précieuse, qui est d'autant plus vénérable qu'elle est plus ancienne, qu'elle réveille un souvenir plus glorieux et qu'elle est prête à nous échapper sous la main du temps qui ne respecte rien, pas même les tombes² ».

Le fabuleux pouvoir d'un bout de tissu. Quand le passé revient...

Le dévoilement solennel de la relique souleva la foule et frappa vivement l'imaginaire, laissant des traces indélébiles dans la mémoire collective ; au cours des mois qui suivirent, on ne parla que du drapeau de Carillon, que les intellectuels portaient aux nues, voyant en lui le dernier signe tangible des heures glorieuses du règne français en Amérique. Il était aussi tentant, par ailleurs, d'interpréter la présence de la Sainte Vierge au revers de la bannière comme la preuve concrète du triomphe de la foi chrétienne au sein du jeune continent, plus vivace que jamais en dépit des embûches qui menacent sa survie depuis la Conquête. Par-dessus tout, l'apparence du drapeau de Carillon ravivait le souvenir des étendards ornés de fleurs de lis d'or qui flottaient au-dessus des forteresses au cours du Régime français et qui symbolisaient la présence du roi de France de l'autre côté de l'océan (il ne faut pas perdre de vue que la fleur de lis, un vieil emblème monarchique, a longtemps été le signe distinctif de la royauté et de la chrétienté françaises et

dienne-française. Ainsi toute une génération d'écrivains et de poètes consacra sa production littéraire à la glorification de la France (on n'a qu'à penser à l'œuvre d'un Louis Fréchette) ; d'autre part, en l'espace de quelques années, se multiplièrent les puristes soucieux d'aligner inconditionnellement le langage des Canadiens français sur le français de France⁸ (c'est d'ailleurs dans cette optique que s'inscriront les multiples campagnes de propagande correctives valorisant le bon parler qui auront cours au Canada français jusqu'au milieu du xx^e siècle et qui constitueront les fondements idéologiques de l'Office de la langue française). En somme, pour de longues décennies à venir, le destin de la culture canadienne-française était tout tracé : pour survivre, pour être investie d'une certaine valeur, elle devait se résoudre à être un calque plus ou moins parfait de la culture française. Il faudra attendre les années 1960 avant qu'une prise de conscience nationale n'enclenche un contre-discours valorisant l'affirmation totale de l'identité québécoise dans toutes les sphères de la vie sociale...

Canadiens nous étions sous la feuille d'érable, Français nous sommes devenus sous le lis

Sous le signe de la feuille d'érable, symbole original qui exprimait la ténacité et le caractère distinct d'un peuple en devenir en terre d'Amérique, la nation canadienne-française s'inscrivait dans une idéologie marquée par le progrès et une foi indéfectible en l'avenir. En revanche, sous le sceau de la fleur de lis – vieil emblème de l'Ancien Régime, importé de France où il ne signifiait ironiquement plus rien depuis la Révolution de 1789 –, le peuple canadien-français s'est réfugié dans le passé et s'est mis à édifier le mythe d'une France idéalisée, dont la grandeur millénaire devait être perpétuée et magnifiée de l'autre côté de l'océan. Ce faisant, en cours de route, les Canadiens français ont temporairement oublié qui ils étaient, ont perdu de vue qu'ils devaient défendre contre vents et marées leur identité propre, forgée au fil des ans et des luttes. Voilà pourquoi il semble possible d'interpréter le passage de la feuille d'érable – symbole moderne, inno-

vateur – à la fleur de lis – symbole archaïque et emprunté – comme le symptôme d'un troublant retour en arrière qui devrait porter à réflexion...

* *Auxiliaire de recherche au Trésor de la langue française au Québec (TLFQ).*

Notes

- 1 Voir *Québec français, été 2002*, p. 102-105.
- 2 *Le Journal de Québec*, 27 juin 1848, p. 2.
- 3 Jacques Cartier, *Relations*, édition critique de Michel Bideaux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (Bibliothèque du Nouveau Monde), 1986 [texte écrit en 1536 environ], p. 116.
- 4 Octave Crémazie, « Le drapeau de Carillon », dans *Oeuvres*, édition établie par Colette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972 [poème écrit en 1858], p. 320-321.
- 5 *Le Journal de Québec*, 14 juillet 1855, p. 1.
- 6 Parmi les poètes qui ont fait l'éloge de *La Capricieuse*, mentionnons : Octave Crémazie, « Envoi aux marins de *La Capricieuse* », dans *Le Journal de Québec*, 21 août 1855, p. 1-2 ; A. Marsais, « La corvette *La Capricieuse* », dans *Le Journal de Québec*, 14 juillet 1855, p. 1.
- 7 Voir, à ce sujet, l'éclairant chapitre XII de l'ouvrage d'Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, vol. I, Montréal, Fides, 2000, p. 383-400.
- 8 Voir, à ce sujet, Claude Poirier et Gabrielle Saint-Yves, « La lexicographie du français canadien de 1860 à 1930 : les conséquences d'un mythe », dans *Cahiers de lexicologie*, t. 80, 2002 (sous presse).

DÉCOUVRIR

LA REVUE DE LA RECHERCHE

Au-delà des apparences,

la science.

Le magazine de vulgarisation scientifique DÉCOUVRIR vous informe des recherches effectuées chez nous et vous fait réfléchir sur les enjeux politiques, économiques, sociaux et culturels de la science et de la technologie.

Découvrir-Acfas :
(514) 849-0045
decouvrir@acfas.ca
www.acfas.ca/decouvrir



COTISATION DE MEMBRE DE L'ACFAS INCLUSE

NOUVELLE ADHÉSION RENOUVELLEMENT CHANGEMENT, CORRECTION

NOM PRÉNOM MME M.

ÉTABLISSEMENT/ENTREPRISE DÉPARTEMENT/DIVISION

ADRESSE AU TRAVAIL À DOMICILE RUE VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE AU TRAVAIL À DOMICILE ADRESSE ÉLECTRONIQUE

DOMAINE D'ACTIVITÉ (DISCIPLINE ET SPÉCIALISATION)

COTISATION-ABONNEMENT 1 an 2 ans (toutes taxes incluses)

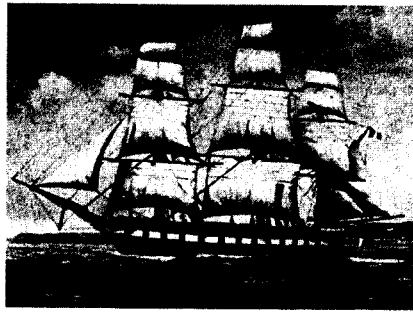
RÉGULIER 48\$ 85\$ / ÉTUDIANT 27\$ 48\$

INSTITUTION ET HORS CANADA 95\$ 170\$

PAIEMENT VISA MASTER CARD AMERICAN EXPRESS DATE D'EXP. _____

CHÈQUE OU MANDAT-POSTE (À L'ORDRE DE L'ACFAS) COMPTANT

NUMÉRO _____



La Capricieuse, le premier vaisseau français à pénétrer dans les eaux du Saint-Laurent depuis la Conquête.

ce, jusqu'à la Révolution de 1789). Convoquant l'imaginaire à un extraordinaire voyage à travers le passé, le drapeau de Carillon, qui ramenait aux toutes premières heures de la Nouvelle-France, rappelait que c'est sous le signe de la fleur de lis que l'épopée française en Amérique a débuté ; après tout, c'est en plantant une croix fleurdelisée sur la pointe de Gaspé que Jacques Cartier a solennellement pris possession d'un immense territoire, en juillet 1534, au nom du roi du France, scellant ainsi, par ce geste symbolique, le destin de toute une partie du continent : « Le XXIII^{me} jour dudict moys nous fismes faire une croix de trente piedz de hault qui fut faicte devant plusieurs d'eulx sur la poincte de l'entree dudict hable soubz le croysillon de laquelle mismes ung escusson en bosse à troys fleurs de lys et dessus ung escripteau en boys engravé en grosse lettre de forme où il y avoit Vive le Roy de France³ ».

Les fleurs de lis du drapeau de Carillon évoquaient donc un fabuleux retour aux sources, à l'Origine. Il était tout naturel que de nombreux écrivains et poètes aient tenu à saluer la noblesse et la charge symbolique de la bannière ; l'exemple le plus éloquent est celui de Crémazie, poète national très estimé, dont le célèbre poème « Le drapeau de Carillon » fera rêver plus d'une génération : « Ô noble et vieux drapeau [...] Ô radieux débris d'une grande épopée ! [...] Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant ° Des glorieux exploits d'une race guerrière⁴ ».

Grâce à Crémazie et à plusieurs autres artistes, le drapeau de Carillon s'éleva très vite au rang de mythe : ravivant le souvenir d'un passé glorieux, d'ancêtres héroïques, d'une Nouvelle-France mythique, idéalisée et regrettée comme un paradis perdu, le drapeau de Carillon scella les retrouvailles de la France et du Canada français après presque 100 ans de séparation forcée.

La Capricieuse ou le retour symbolique de la vieille mère patrie

Ce regain d'attachement des Canadiens français envers la France atteindra toutefois son paroxysme quelques années plus tard, à savoir en juillet 1855, à l'occasion de l'arrivée de *La Capricieuse* dans le port de Québec ; il s'agissait du premier navire français à pénétrer dans les eaux du Saint-Laurent depuis la Conquête. Cet événe-

ment restera longtemps gravé en lettres d'or dans la mémoire collective, puisque *La Capricieuse*, au même titre que le drapeau de Carillon, symbolisait la fin de la séparation entre le Canada français et sa mère patrie : « Enfin, après les longues agitations de l'attente, la corvette française la *Capricieuse*, nous est arrivée hier à 6 heures du soir [...]. Soyez les bienvenus, ô vous, nos frères de la vieille Patrie ! nos cœurs et nos foyers vous sont ouverts : qu'il y a longtemps qu'on vous attendait et comme nous sommes heureux et fiers de vous revoir, de vous posséder ! En posant le pied sur la terre toute réjouie du Canada, vous marchez encore sur une terre toute française, et malgré les longues années de la séparation, [...] le Canada, c'est la France ; il sera fidèlement et éternellement la France. Ah ! qu'elle est grande, qu'elle est forte, qu'elle est glorieuse la France, notre vieille patrie !⁵ ».

De nombreux poètes⁶ – Crémazie en tête – se sont empressés d'immortaliser l'événement. On pourrait être tenté de croire que la couronne anglaise désapprouvait ces témoignages d'affection dédiés à la France. Il faut toutefois comprendre que le contexte politique était au contraire favorable à de tels épanchements, puisque la France et l'Angleterre venaient de faire front commun pour remporter la Guerre de Crimée (1854–1855) ; puisque les Français s'étaient révélés de précieux alliés, les autorités anglaises, reconnaissantes, toléraient que les Canadiens français glorifient la France et arborent le tricolore, de même que la fleur de lis, ce qui aurait été inconcevable en d'autres circonstances.

Les répercussions d'un mythe

La redécouverte du drapeau de Carillon aux fleurs de lis royales et l'arrivée triomphale de *La Capricieuse* sont malheureusement survenues à un moment où le coefficient de vulnérabilité des Canadiens français était à son plus haut niveau : encore écorchés par l'échec des Rébellions qui avait anéanti leur vieil espoir de bâtir une nation

affranchie de l'Angleterre, complexés de former un peuple *sans histoire et sans littérature* (tel était, rappelons-le, le verdict le plus cinglant du Rapport Durham) et désormais sans avenir, ils avançaient à tâtons vers des lendemains incertains. Et, un beau jour, les fleurs de lis réapparurent...

Le retour symbolique de la France au Bas-Canada apparut aussitôt comme un cadeau du ciel, comme la lumière tant attendue au bout d'un tunnel jalonné d'échecs et de désillusions : les Canadiens français se jetèrent à corps perdu dans les bras de la France et du Passé, comme un naufragé s'accroche à une bouée. Vulnérables, plus que jamais perméables aux influences extérieures, les Canadiens français offraient un terrain propice à l'aliénation, et ce qui devait arriver advint fatalement : obnubilés par la toute-puissance de la France, ils eurent aussitôt le réflexe de redéfinir et de repenser leur identité en fonction de la mère patrie enfin retrouvée après un siècle de séparation ; désormais, pour faire honneur à la France si chère à tous les cœurs et pour retrouver le réconfort d'une identité (le sentiment d'être un peuple à part entière, digne de ce nom, n'existait à peu près plus depuis l'échec des Rébellions), la seule voie de salut, pour les habitants du Bas-Canada, consistait à devenir plus Français... que les Français eux-mêmes.

Se mettre au service de la grandeur de la civilisation française, tel fut le dessein des Canadiens français à partir du milieu du XIX^e siècle : en vue de fonder une France nouvelle en Amérique, il s'agissait de faire rayonner la foi, la langue, la culture et l'esprit français au Bas-Canada. L'idée d'une « vocation particulière du Canada français en Amérique⁷ », selon l'expression de l'historien Yvan Lamonde, commençait à germer dans le discours social : religieux, professeurs, historiens et écrivains défendaient l'idée selon laquelle la mission de la nation devrait consister à perpétuer l'essence de la race française sur le jeune continent (cette position sera celle de l'abbé Casgrain, et, plus tard, de Lionel Groulx). N'était-ce pas là, après tout, la seule voie d'avenir possible pour une nation fragile ne représentant, du reste, que *quelques arpents de neige* ?

Ce nouveau virage idéologique inscrit sous le sceau de la fleur de lis et du tricolore ne tarda pas à avoir des incidences directes sur les orientations de la culture cana-